

EDITORIAL

Le quatrième numéro des *Cahiers d'Histoire du Temps Présent* s'organise, comme le précédent, autour d'un thème, celui de la condition féminine dans l'entre-deux-guerres. Comme pour le volume *Nationalisme*, on serait tenté d'écrire que ce n'est pas un hasard. En effet, la question de l'égalité entre hommes et femmes est aujourd'hui au coeur des débats sur les fondements de la démocratie. Stimulée en Belgique à la faveur du cinquantième anniversaire du suffrage féminin (27 avril 1948) - qui est aussi le cinquantième anniversaire du suffrage universel - la question est vivement débattue par les historien(ne)s, dans une double perspective : cerner l'origine des mécanismes d'exclusion dans les régimes parlementaires, comprendre les raisons de leur persistance, en dépit des fortes poussées de démocratisation qui les ont traversés.

La rédaction des *Cahiers*, persuadée que l'histoire ne peut s'écrire que dans sa dimension bisexuée, à l'image de la société elle-même, a voulu apporter sa contribution à l'histoire des femmes en Belgique. Deux grands axes ont été privilégiés pour aborder la condition féminine entre les deux guerres, ceux-là mêmes qui scandent la vie des femmes : les représentations, dont la force est parfois telle qu'elles tiennent lieu de normes, et les réalités, labiles, moins visibles, qui expliquent et sous-tendent les évolutions.

De ce point de vue, la période qui s'étend, en gros de 1918 à 1950, est cruciale dans presque tous les domaines, même si elle ne s'écrit pas d'une plume homogène et si elle présente, comme toute (r)évolution, ses moments d'hésitation, ses détours, ses revirements. Il n'en reste pas moins vrai que si l'on compare la vie des femmes en 1910 et en 1950, au-delà des deux guerres, la distance parcourue saute aux yeux. On est passé du long au court, de la fontaine à l'eau courante, de la lampe à pétrole à l'électroménager... Aborder ces multiples aspects n'était pas réalisable : les choix ont été guidés, en grande partie, par les ressources des recherches actuelles.

Dans un souci de cohérence, les articles privilégient le thème de l'engagement, c'est-à-dire la part prise par les femmes lorsque, sortant volontairement de la sphère privée où elles sont confinées, elles tentent de s'exprimer dans un espace public considéré généralement comme masculin. Ainsi les femmes s'engagent dans le domaine social, à la faveur des métamorphoses d'un Etat qui prend progressivement en charge des secteurs d'intervention qui leur étaient séculairement réservés. L'essor du mouvement associatif leur ouvre des perspectives nouvelles qui, à terme, favorisent leur insertion dans l'espace public (Ria Christens). Les femmes s'engagent dans le domaine politique, comme électrices et comme représentantes, même si elles n'obtiennent le suffrage qu'au niveau communal - ce qui est dénoncé vivement par les féministes. Leurs premiers pas sont difficiles, maladroits et parfois même décevants (Catherine Jacques et Claudine Marissal; Nathalie Botteldoorn et Leen Van Molle); ils ne permettent pas de rompre d'emblée avec la conviction, assénée pendant plus d'un siècle dans les esprits féminins, que la politique est l'affaire exclusive des hommes. Les femmes s'engagent dans le conflit idéologique qui culmine avec la Deuxième Guerre mondiale : comme les hommes, elles sont confrontées à la tentation du 'vice et de la vertu', et l'on trouve des femmes dans

la collaboration (Lamy Ben Djaffar), dans la Résistance (Fabrice Maerten). Elles sont aussi présentes sur le marché du travail, s'insérant ainsi dans la tendance générale des relations industrielles réaménagées sur base du salariat. Leur présence dans les usines, les fabriques et les bureaux, surtout lorsqu'elles sont mariées, suscite rapidement les inquiétudes d'une société qui persiste à voir dans leur travail une sorte de pathologie sociale, de dysfonctionnement susceptible de désorganiser la famille. Les réactions seront fortes pour les faire rentrer au foyer, surtout pendant les années de la grande crise économique (Eliane Gubin).

En fin de compte, cette période est bien celle où le ver est dans le fruit : c'est la sensation de tous ceux qui s'opposent à l'émancipation féminine. L'angoisse est réelle de voir la femme changer de nature en abandonnant ses habits anciens et ses rôles traditionnels. Si les écrivains de droite expriment ces fantasmes avec force (Cécile Vanderpelen), ceux qui puisent leur inspiration dans la Grande Guerre ne révèlent pas de veine fondamentalement différente (Madeleine Frédéric). Les articles analysant ces représentations, qui traversent toute la période, figurent en tête de ce numéro, car l'image de la femme -épouse et mère - est bien la toile de fond sur laquelle s'inscrit l'histoire.

Pour clôturer ce tour d'horizon et donner au lecteur, s'il le fallait encore, la confirmation de la richesse de la matière et de l'abondance des thèmes, Penny Summerfield trace le bilan des recherches sur les femmes en Angleterre pendant la Deuxième Guerre mondiale tandis que Françoise Thébaud s'interroge sur la manière dont l'historiographie de la guerre a inclus la perspective du genre.

Eliane Gubin